

Les hommes doux

Paul Fournel

Number 59, March–April–May 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19668ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Fournel, P. (1995). Les hommes doux. *Nuit blanche*, (59), 60–61.

Les hommes doux

*Nouvelle inédite
de Paul Fournel*

Le jour où la patronne est tombée cossarde, il a regardé autour de lui et dit : « Du premier qui passe, je fais un marin ». Il avait toujours pêché avec sa femme et ne comprenait pas pourquoi, tordue de mal au dos, elle vomissait les filets et les départs de l'aube et le travail du soir pour vider les poissons et les mettre à fumer. Il n'en faisait pas tant d'histoires, lui. Il était là pour pêcher, il pêchait. Les femmes étaient un mystère qui échappait aux lois de la pêche. Pourtant, elle avait la main douce et bonne pour l'esturgeon.

Le premier à passer, passait. Il allait sur la route, juste là, devant la maison et le patron l'arrêta.

— Hé, le vagabond, lui dit-il.

Et l'homme ne se montra pas étonné. Il cheminait et en avait entendu d'autres.

— Tu sais pêcher, le quêteux ?

L'homme s'avança vers la barrière sur laquelle le patron était assis.

— À voir, dit-il.

Et ils allèrent voir.

L'homme apprit les gestes du métier en quelques jours, il en apprit les courbatures pour ne jamais plus les oublier. Debout à l'avant de la chaloupe, il se gavait de gris. Le fleuve immense dont les pêcheurs n'utilisaient pourtant qu'un bras plus menu entre l'île et la rive, ne cessait de changer de gris, tantôt, il prenait celui du ciel, tantôt, il s'en fabriquait de bien à lui, sombre dans les creux, miroitant sur la crête des vagues que le vent creusait. La surface était une perpétuelle bataille entre les forces obscures du fond et les tensions du haut-jour. Sous la chaloupe, il sentait le monde secret des grands poissons et des boues fines dont il avait une peur confuse. Il était un homme de la route et des chemins balayés de feuilles. Sous ses pieds, d'ordinaire, le sol crissait ferme et solide. Le ciel, au-dessus de sa tête avait aussi changé d'allure ; il le regardait d'un autre œil, il disait autre chose que pluie et soleil, il disait vague, il disait courant, il disait glace ou grésil, il disait bonne pêche ou bredouille.

Debout à l'avant de la chaloupe, l'homme regardait l'eau de métal, l'eau impénétrable qui était le contraire des ruisseaux de la montagne où le courant filait à la caresse sur les pierres rondes, faisait miroiter les truites et friser les bancs de sable. Le grand fleuve était opaque et c'est à son mystère que l'on arrachait les grands poissons noirs. Il avait souvent peur.

La fin du jour, lorsque la pêche était remontée à terre, que la patronne était à vider et lever les filets, lorsque le patron s'asseyait dans le fauteuil à bascule pour regarder le hockey à la télévision, l'homme allait à la cabane qu'on lui prêtait au fond du jardin, derrière l'épave de la Ford, pour dormir sur son lit de sacs. Le chien jaune énorme qui montait la garde venait partager un bout de son sommeil et appuyait sa truffe tiède contre son dos.

Le matin, au début, lorsqu'il s'étirait dans l'encore nuit, quand les mollets et le dos lui grillaient encore sous la peau, il se demandait quand lui reprendrait l'envie de la route, il se demandait à quel signe du ciel ou du vent : Une grande oie blanche quand elles migrent ? Un flocon de neige ou de soleil ? Un souffle lointain des baleines de Tadoussac ?

Ensuite, il ne se demandait plus rien. Son souci était de savoir combien il y aurait d'esturgeons dans le filet et quel jour enfin il tirerait celui de 120 livres qui ferait mémoire dans toute l'île et le rendrait immortel.

Le patron ne se remettait pas de la désertion de sa femme. Il y avait une manière d'amour silencieux dans leur façon de pêcher ensemble et il souffrait de désamour. Il n'en disait jamais rien pour ne pas le savoir lui-même, mais il avait mal. C'était un taiseux, aussi, les quatre mots qu'il prononçait ici ou là pesaient gros poids.

— Tu es rude, disait-il à l'homme, voulant par là dire qu'Elle était douce.

Et l'homme entendait qu'il était rude.

— Caresse l'esturgeon sous le ventre quand tu le montes à bord. Il faut le calmer, sinon, d'un coup de queue il te gifle et retourne à la rivière. Caresse. Si tu avais une femme, il faudrait être trois fois plus doux avec l'esturgeon qu'avec elle.

Aux autres pêcheurs de l'île et à sa femme, le Patron affirmait que l'homme était un bon pêcheur, qu'il n'avait pas son pareil pour remonter les filets et saigner les poissons. Il leur faisait la chair bien blanche, sans trace rouge dans les chairs. À lui, il lui disait qu'il était rude. Et l'homme se torturait d'être rude. Il se frottait les mains à la pierre pour les rendre plus douces et s'entraînait à faire doux sous le ventre du chien qui ronflait de bonheur. Mais le chien n'était pas le poisson... Il était rude.

Ils firent leurs dernières prises quand, déjà, le fleuve charriait ses premières glaces. Ils remontaient de par le fond ces gros poissons triangulaires aux larges écailles brunes en carapace et au ventre si blanc, si doux, avec leur bouche secrète en forme d'aspirateur et leurs si fines et sensibles moustaches. L'homme n'éprouvait plus de répulsion à les manipuler dans la chaloupe. Il savait les gestes par cœur et gagnait chaque jour des dixièmes de seconde.

C'est pour savoir si les gestes lui resteraient qu'il décida de demeurer sur place le temps d'hiver. Comme la pêche avait été bonne et qu'il avait bien gagné, il prit une maison chaude avec un fauteuil à bascule. Quand il avait ôté la neige du chemin, pour que le chien puisse venir lui rendre visite, il se frottait longuement la paume sur la jambe du pantalon pour apprendre à faire doux. Aux bonnes heures du jour, il retrouvait le Patron pour coudre les nouveaux filets. L'espoir était bon de bien vendre aux Américains, la prochaine saison, pour les restaurants de Cape Cod et de Long Island.

Un soir, en sortant du bar, l'homme rencontra une fille qui était petite et jeune dans sa démarche. Elle venait vers lui. Elle était si emmitouflée qu'il ne voyait d'elle que son nez rouge qui était petit aussi. Elle baissa son cache-nez pour lui faire un sourire où ses dents brillaient.

— Je te connais, dit-elle. Tu es celui qui pêche dans le chenal et marche avec le chien jaune. Autrefois, tu portais la barbe.

Il se passa la moufle sur le menton pour s'assurer que c'était bien de lui qu'elle parlait.

— Je sais aussi que tu es bon pour saigner l'esturgeon.

— Mais je suis rude.

Elle partit d'un grand rire drôle comme si cela n'avait pas d'importance et, sans façon, lui prit le bras. Il regarda alentour pour voir qui pouvait les repérer et accepta de se laisser mener. Elle ne lui fit rien faire d'autre qu'un tour de village entre les hauts murs de neige, elle avait toujours fait le tour du village, depuis qu'elle savait tenir debout sur ses jambes et elle voulait entendre l'histoire de l'homme qui avait marché sur les grands chemins. Il l'accepta comme une apparition curieuse et elle resta sagement dans son rôle de descendue du ciel sans jamais lui avouer que c'était la patronne qui avait préparé le terrain. Les hommes n'étaient plus si nombreux au village, les bons pêcheurs étaient rares et le patron ne ferait plus le métier bien longtemps... Ces choses-là où la vie s'écrit en solide dans le temps qui passe sont des choses de femmes, on n'en parle jamais aux hommes vagabonds.

Les amours d'hiver ont ceci de gracieux qu'elles sont à longs dévoilements. Il fallut à l'homme des quarts d'heure pour ôter les cache-nez, les mouffes, les manteaux, pour tirer les pull-over, pour faire des découvertes et des surprises, pour inventer le si doux de la peau et le si chaud du petit corps collé le long du sien. Leur désir s'était enfoui dans le chaud de la neige. Il la portait comme une ablette du lit à la table où ils vidaient les réserves de poisson fumé et de pêches au sirop. Lorsqu'il pleurait trop fort au dehors, ils ouvraient au chien. C'était modèle de les voir si bien collés.

À un moment, au bord du fleuve, tout dit que l'hiver a trop duré. C'est le moment où les hommes sont tristes, où les oiseaux vont tête basse, où la certitude gagne que cet hiver-là ne finira jamais. Ce sont les semaines du grand désespoir. Pour gagner cette bataille-ci et pour rester dans le chaud de l'amour, c'est là qu'ils se marièrent.

La patronne riait, comme d'une belle farce réussie et la mariée était toute en petites dents... Ce fut une fête au vin rouge et aux sandwiches à la viande fumée et, aussitôt en sortant du bar, ce fut le printemps.

La glace rendit la chaloupe aux vagues et le Patron qui avait espéré un moment que sa femme remonterait à bord, reprit son marin marié.

— Maintenant que tu as une femme, lui dit-il, tu sauras ce que c'est que d'être trois fois plus doux avec le poisson...

La gaucherie ne dura que quelques minutes et très vite les pêcheurs retrouvèrent leurs gestes et leurs secrets. Les filets, au fond, n'avaient pas trop souffert de l'hiver. Les esturgeons étaient gaillards à se faire prendre, comme s'ils avaient oublié la menace des hommes. Ils pesaient trente livres, ils pesaient cinquante livres et leur peau de printemps était brune foncée. Le temps des œufs n'était pas encore venu.

Quand la pêche finissait et qu'il remontait vers les maisons, l'homme trouvait souvent son épouse à parler et à vendre le poisson fumé avec la patronne. Lorsqu'elle l'apercevait du fond du terrain ou que le chien l'alertait, elle chantait en se moquant « je voudrais un mari marin », et filait en courant pour qu'il joue à la poursuivre. L'idée n'effleurait plus jamais le vagabond qu'il pourrait aussi bien prendre une autre direction.

Un matin froid et bleu, à la levée, le filet se fit lourd. L'homme appela le Patron à la rescousse.

— Il y en a plusieurs.

— Ou un gros.

Ils le tirèrent, il était gros et fit bataille. Il attaquait le flanc de la chaloupe qui sonnait comme une cloche cassée. Ils firent une longue patience, l'animal collant le bateau, eux prenant tout le temps du calme, tout le temps de la grande pêche.

— Tu crois qu'il fait cent livres ?

— Et vingt-cinq ou trente de mieux...

— C'est donc un très gros ?

— C'est un très gros.

— Ton plus gros ?

— Demande à la balance.

La bête se calma et l'homme entreprit de lui caresser le ventre. C'était une très longue caresse car le poisson était très long et de sa tête à sa queue, il y avait un voyage qu'il lui fallait faire sur les genoux. À un moment, le poisson fut prêt à être hissé sur le pont. L'homme se pencha par-dessus bord, serra le grand poisson dans ses bras et le monta dans la chaloupe. L'esturgeon ne bougeait plus, tout engourdi d'effort et de suffocation. Le patron le regardait comme on regarde un très grand poisson.

L'homme se retourna, furtif, pour prendre la lame à saigner. Il était encore légèrement de biais quand il reçut la gifle du poisson et, juste revenu, quand le poisson passa d'un coup de rein par-dessus bord. Il écuma à peine à la surface du fleuve et son dos gris fut englouti par l'eau grise.

Un coup de vent gomma tout d'une friselette. Il fit froid.

Les deux hommes restèrent sans rien dire ni rien faire, à dériver seulement dans le matin glacé. Il allèrent taper sur l'autre rive et repartirent à l'envers dans le courant.

Quand ils se décidèrent à rentrer sans pêcher davantage, ils durent lutter ferme contre le courant.

L'homme aurait aimé une bonne dispute. Il était dans sa nature de gronder. Le Patron lui dit simplement et d'une voix trop douce :

— Trois fois plus doux qu'avec ta femme, Maudit.

Et il rentra.

C'est ce soir-là que l'homme battit sa femme pour la première fois afin que la pêche soit bonne. ■